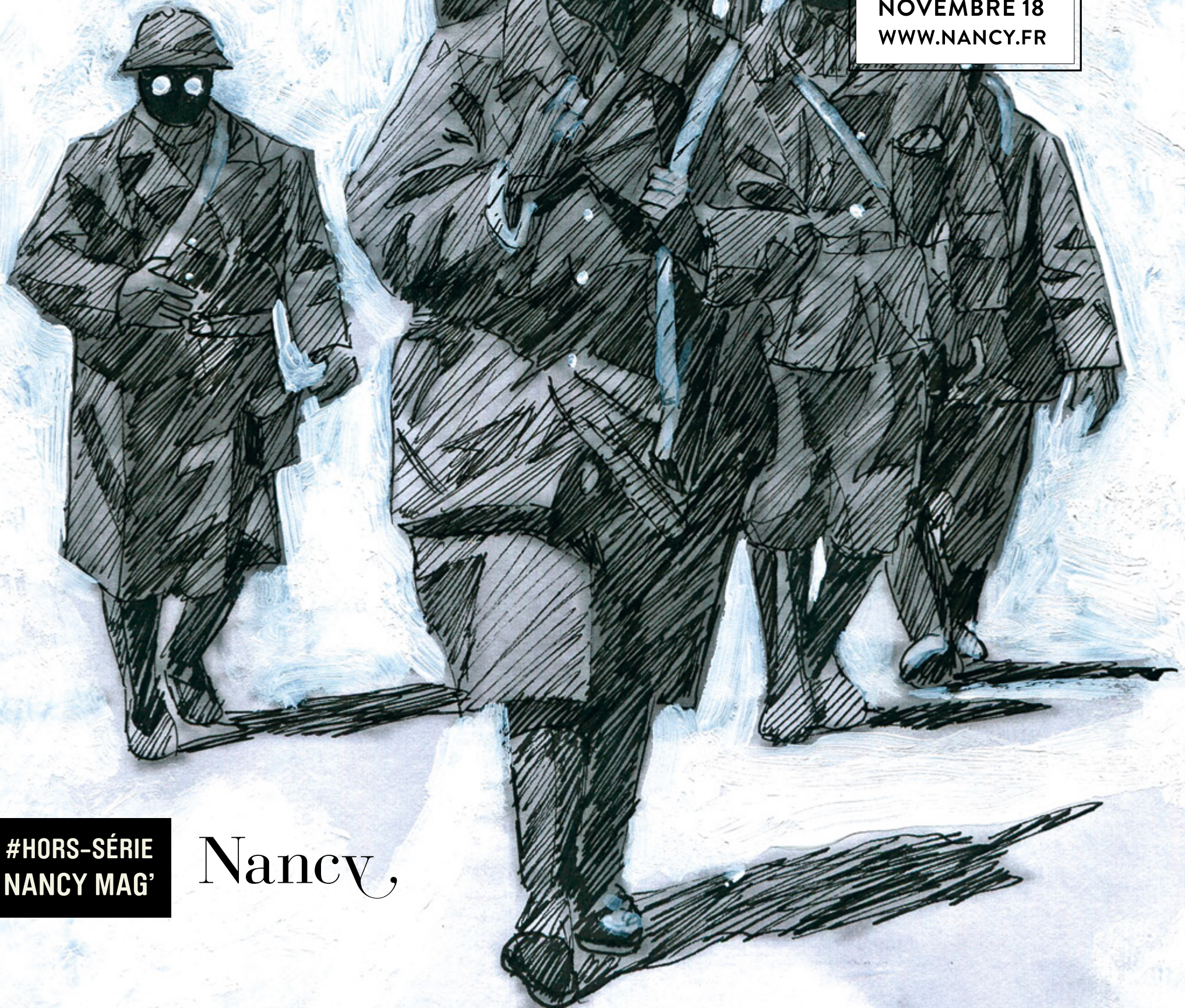


NANCY DANS LA GRANDE GUERRE

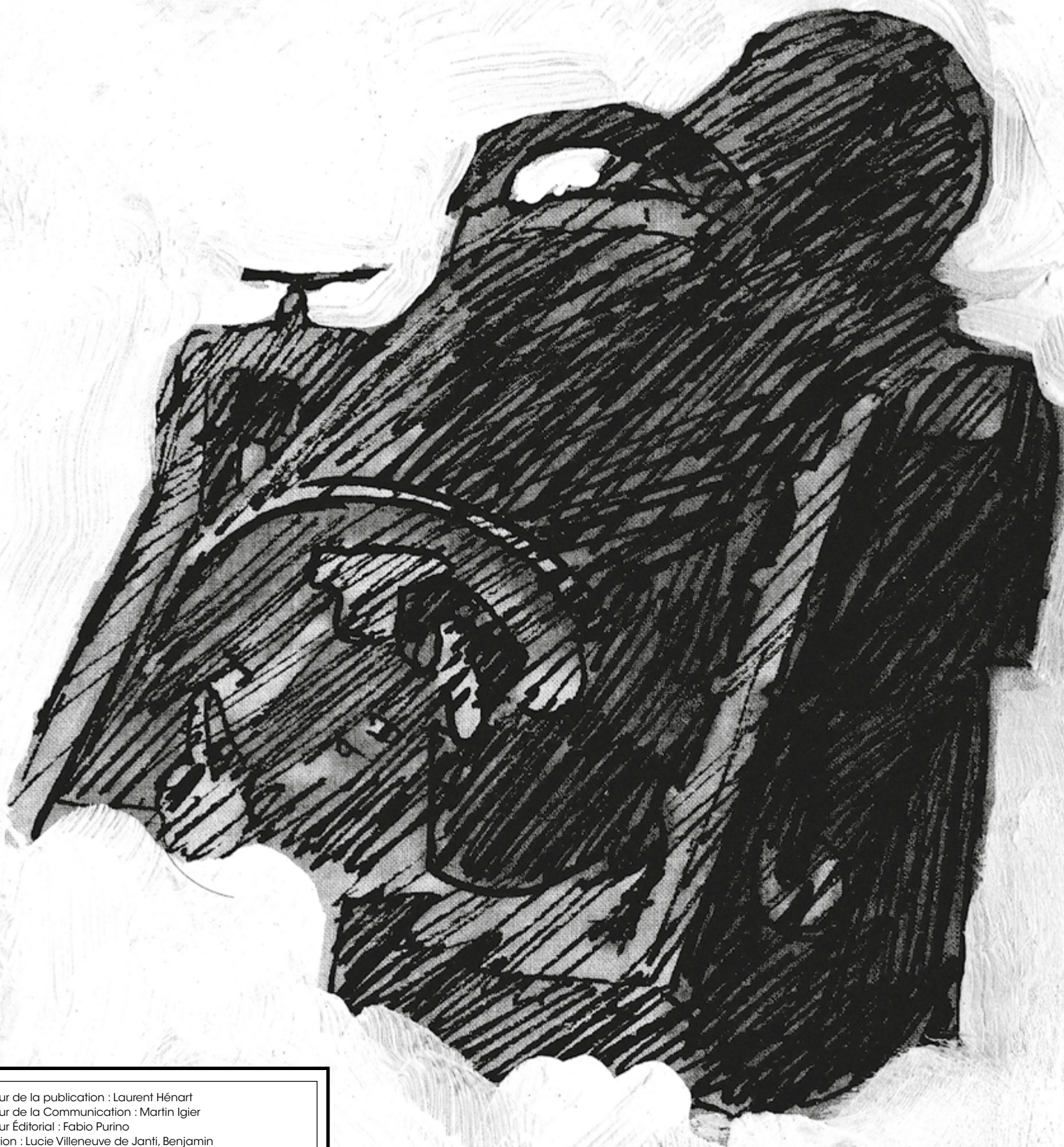
14-18

NOVEMBRE 18
WWW.NANCY.FR



#HORS-SÉRIE
NANCY MAG'

Nancy,



Directeur de la publication : Laurent Hénart
Directeur de la Communication : Martin Igier
Directeur Éditorial : Fabio Purino
Rédaction : Lucie Villeneuve de Janti, Benjamin
Bottemer, Daniel Peter, Naqdimon Weil
Contribution : Lieutenant-colonel Philippe Pasteau
Photographies : Serge Martinez, Christophe
Cossin, Adeline Schumaker.
Archives : Archives municipales de Nancy, Schutterstock
Assistante rédaction : Muriel Le Guével
Illustrations : Collectif JRDCM
Création mise en page : Isabelle Teyssier
Impression : Berger-Levrault
Tirage : 70 000 exemplaires. Dépôt légal en cours.
Imprimé sur un papier 100 % recyclé, sans agent de
blanchiment ni traitement chimique. Fabriqué en France.

ÉDITO

NANCY DANS LA GRANDE GUERRE



La plaie béante ouverte en 1914 dans la chair des peuples ne s'est jamais véritablement refermée. Cent ans après le clairon de l'armistice, au moment où vous tenez en main ce journal, je devine que la Grande Guerre, qui fut nommée ainsi dès la fin de l'année 2014 pour désigner son ampleur jamais vue auparavant, vous révolte, vous questionne, vous fascine.

19 millions d'êtres humains sont morts au fil de quatre années de violence absolue, qu'il nous est nécessairement difficile, soixante-dix ans après l'avènement d'une paix durable en Europe, de nous représenter. Et pour cause. Notre vie à Nancy aujourd'hui est celle d'un autre monde et d'un autre temps : celui de la prospérité, si imparfaite soit-elle. Pourtant c'est une vie qui repose sur les mêmes principes humanistes qui prévalaient déjà en 1914, avant que les passions impérialistes et les vengeances nationalistes ne génèrent le chaos.

Songez ensemble à ce que peuvent être la peur des bombardements, le bruit insupportable de la canonnade déferlant du ciel, la vision traumatisante des destructions urbaines (les Magasins Réunis, l'immeuble de L'Est Républicain, l'usine Majorelle...). Regardons les photos d'époque, traversées par les regards hébétés des convois de blessés revenant du front. Ce sont les photos d'une ville en guerre, stoppée nette dans sa florissante expansion, où l'art nouveau s'est tut, où la population est tombée à 35 000 habitants.

Il y a eu Verdun, la Somme et le Chemin des Dames, pour ne citer que ces batailles, et il y a eu Nancy. Ici, à 30 kilomètres seulement du front, il n'a fallu que quelques semaines aux armées pour s'affronter, sur les hauteurs du Grand Couronné. Un succès très important pour les alliés puisqu'il a permis, en septembre 1914, de retarder de manière décisive l'avancée des allemands vers Paris.

Pendant quatre ans, les familles nancéiennes ont donné leur sang pour la patrie. 3752 « fils de la ville » sont morts au combat entre août 1914 et novembre 1918. Pierre, Célestin, Jules, Gaston, Emile, René, Anatole, Philippe, Victor, Jean... des hommes souvent très jeunes, la vie devant eux, pris au piège fatal d'un

conflit régional devenu une boucherie mondiale défiant la raison et ignorant ostensiblement la valeur de la vie humaine.

Dans nos rues, les civils ont eux-aussi payé un lourd tribut, happés par les bombardements qui terrorisèrent tout Nancy particulièrement en 1916 et 1917, quand l'armée allemande tirait depuis Château-Salins des obus de la taille d'un corps d'adolescent. En quatre ans, la ville a subi 103 bombardements, tuant 177 personnes (dont 120 civils et 57 militaires) et faisant 311 blessés.

Cette histoire de Nancy pendant la guerre vous est racontée ici, grâce au formidable travail des services municipaux qui ont exhumé une série de documents et de témoignages exceptionnels. Leur but est clair : poursuivre sans relâche le travail de mémoire qu'il nous revient de faire avec constance et dignité, comme les générations qui nous ont précédées, comme celles qui viendront après nous. Puisse ce journal circuler entre les mains des plus jeunes. Qu'il leur soit expliqué ce qui s'est passé et pourquoi nous devons tous veiller à ce que cela n'arrive plus jamais. Qu'il soit dit à la table familiale que l'Europe, bien au-delà de ses tourments actuels, est un sanctuaire pacifique d'une valeur inestimable et que la « bête immonde », ainsi que la qualifiait Bertolt Brecht, peut toujours revenir, comme elle le fit en 1939, vingt ans seulement après le traité de Versailles.

Le 11 novembre prochain, c'est avec beaucoup d'émotion que nous allons inaugurer le Mémorial Désilles restauré et l'Esplanade du Souvenir Français réaménagée. Plus ancien monument aux morts de France, ce lieu de recueillement est l'hommage collectif que nous rendons aux Nancéiens morts pour la France depuis 1914.

Cent ans jour pour jour après l'armistice, je souhaite que notre rassemblement, ce jour là, soit le plus large possible. Que les chants des écoliers résonnent. Que notre recueillement, notre respect, notre hommage soient à la hauteur de ces hommes et de notre histoire. Je compte sur vous.

Laurent Hénart
Maire de Nancy



1914

LA GUERRE

À la veille de la Grande Guerre, Nancy, capitale de la France de l'Est depuis l'annexion de l'Alsace-Lorraine, est en pleine croissance démographique. L'Exposition internationale de l'Est de la France de 1909 apparaît à la fois comme un acte politique, une vitrine culturelle, didactique et pédagogique et constitue un marqueur de la réussite économique de la ville. La cité compte de nombreuses casernes ; la vie militaire fait partie du quotidien des habitants. Mais Nancy est une ville vulnérable. La frilosité des hommes politiques soucieux de ne pas froisser l'Allemagne et le manque de vision de l'état-major diffèrent sans cesse la fortification de la ligne de défenses naturelles constituée par les hauteurs boisées du Grand Couronné qui ne débutera que tardivement, en 1913. Seul l'ouvrage fortifié de Frouard construit au nord de l'agglomération, servant de fort d'arrêt dans la trouée de Charmes, entre la place forte de Toul et celle d'Épinal protège la cité ducale.

2 AOÛT : LA MOBILISATION

Très vite, la gare de Nancy est envahie par les soldats et les réservistes... La fièvre monte. Près de 95 % des effectifs de police ayant été mobilisés, le conseil municipal décide la création d'une garde civile. Mais l'unité est dissoute le 29 août, en raison, notamment, de mauvaises relations avec la police. Les fonctionnaires manquants sont remplacés par des auxiliaires. La Croix Rouge et d'autres organismes se préparent. Les prix commencent à grimper... Les étrangers sont recensés, leur surveillance est renforcée. On craint les espions... Les cinémas et les théâtres n'assurent plus aucune représentation, les cafés et les restaurants ferment à 18 heures et toute réunion dans la rue est interdite. Le 3 août, le soir, l'état de siège est décrété. Le 9 août, les habitants fêtent avec enthousiasme la prise de Mulhouse. Mais l'effervescence des premiers jours cède lentement la place à un doux optimisme. Le 12 août, la population entend les premiers coups de canon.

L'INQUIÉTUDE

Les 20-21 août, les troupes allemandes remportent deux victoires importantes à Morhange et Sarrebourg. L'état-major français découvre l'efficacité redoutable de méthodes de guerre éprouvées durant des conflits récents. Les troupes françaises battent en retraite, puis prennent position sur les hauteurs du Grand-Couronné, à l'est de Nancy ou dans les Vosges (Trouée de Charmes). La population prend peur. Le 22 août, les Allemands pénètrent dans Lunéville.

LE FRONT SE STABILISE

Le XX^{ème} corps se bat du 24 au 26 août pour arrêter l'offensive ennemie. La liaison avec l'armée des Vosges est rétablie et les Français sont victorieux dans la Trouée de Charmes. Malgré cet échec, les Allemands se tournent vers Nancy. L'attaque débute le 4 septembre. Les combats sont terribles. La ville subit

sa première attaque aérienne. Finalement la contre-offensive française libère Nancy mais la cité n'est pas encore sauvée ! Durant la nuit du 9 au 10 septembre, elle est violemment bombardée par l'artillerie lourde allemande. Le 13 septembre, la bataille est finie. Le front se stabilise là pour quatre ans. Le danger s'éloigne. La nouvelle de la victoire de l'armée française et de la retraite allemande se propage lentement mais sûrement dans la région.

AU RYTHME DE LA GUERRE

Le conseil municipal de Nancy s'attelle désormais à plusieurs grandes tâches : la priorité accordée à l'armée et à la sécurité publique, un approvisionnement régulier et la surveillance des prix. Le nombre croissant des réfugiés conduit à l'ouverture de deux centres d'hébergement : la caserne Molitor, dès août et la caserne Drouot, en décembre. À la fin de l'année, la situation financière délicate de la ville s'améliore suite à l'intervention du ministère des Finances.

Le 13 septembre, la bataille est finie. Le front se stabilise là pour quatre ans.

Lors de l'arrivée des premiers blessés des combats de la frontière le 16 août, les services de santé font face mais l'hôpital civil et l'hôpital militaire Sédillot ne suffisent pas. Il faut utiliser ou ouvrir d'autres établissements médicaux. Après le départ des hommes au front, de nombreuses entreprises ont suspendu partiellement ou totalement leur activité. Le problème du chômage se pose rapidement. À partir du 12 août, une commission municipale du travail met en place des ateliers municipaux ainsi que des ateliers féminins oeuvrant surtout pour l'armée. Le 4 septembre, les autorités militaires engagent 500-600 personnes pour les travaux de renforcement des lignes de défense à l'est de la cité. Une partie d'entre elles sera affectée à l'enterrement des tués de la bataille du Grand-Couronné. À la fin du mois de septembre, grâce à une collaboration efficace entre la ville et l'État, la situation générale s'améliore mais reste tendue. ●

1914
AOÛT

GUSTAVE SIMON
MAIRE DE NANCY



Nancy, Archives municipales, 5Fi 4168

Gustave Simon prend ses fonctions de Maire de Nancy, le 20 août 1914, quelques jours seulement après la déclaration de la Première Guerre Mondiale et au moment où les troupes allemandes foncent sur Nancy. Heureusement la victoire du Grand Couronné stoppe l'ennemi à quelques kilomètres de la cité. Nancy apprend alors à vivre sous les bombardements incessants, la population connaît le rationnement, la peur, le doute et parfois le désespoir, et tout au long de ces quatre ans le Maire Simon sera aux avant-postes en toutes circonstances, faisant preuve de courage, de ténacité et d'abnégation. C'est très justement qu'il devient, le 13 mai 1916, Chevalier de la Légion d'Honneur. Le Président de la République, Raymond Poincaré, fera le déplacement le 14 mai 1916 pour lui remettre cette Croix Honorifique. En 1926, à sa mort, il est fait Officier de la Légion d'Honneur. ●

Photographie de groupe lors d'une soupe populaire en août 1914.

Nancy, Archives municipales, 5 Fi 2022



Août 1914 : Canons pris aux Allemands, exposés Place Stanislas.

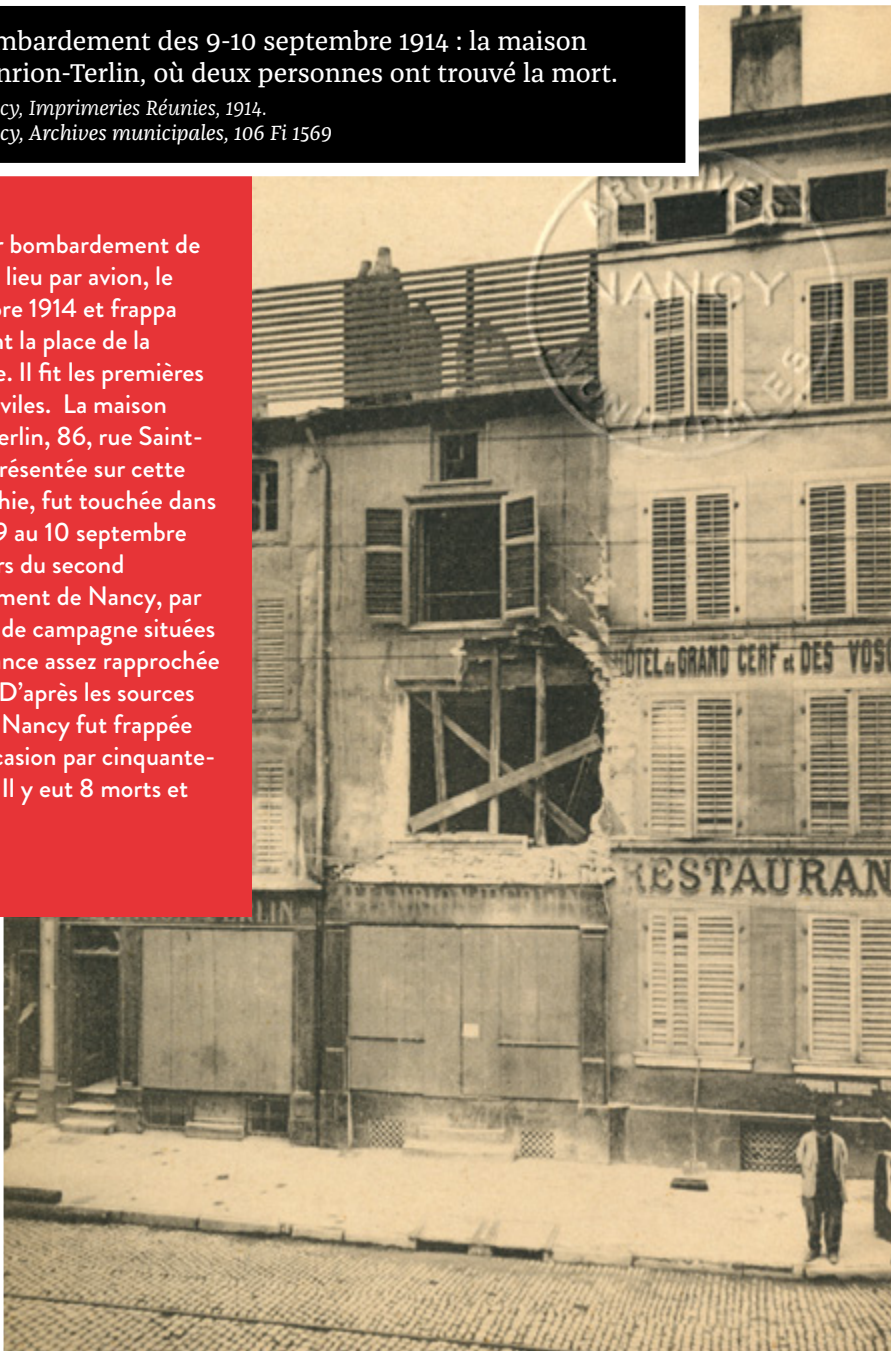
Nancy, Archives municipales, 106 Fi 1534

Au cours du mois d'août 1914, le front lorrain fut marqué par de violents combats. C'est sans doute pour exalter, dans les esprits des habitants de Nancy, la bravoure et la détermination des troupes françaises face à l'ennemi, que les trophées d'artillerie furent installés, dans une mise en scène théâtrale, au cœur de la place Stanislas.

Bombardement des 9-10 septembre 1914 : la maison Hanrion-Terlin, où deux personnes ont trouvé la mort.

Nancy, Imprimeries Réunies, 1914.
Nancy, Archives municipales, 106 Fi 1569

Le premier bombardement de Nancy eut lieu par avion, le 4 septembre 1914 et frappa notamment la place de la Cathédrale. Il fit les premières victimes civiles. La maison Hanrion-Terlin, 86, rue Saint-Dizier, représentée sur cette photographie, fut touchée dans la nuit du 9 au 10 septembre suivant, lors du second bombardement de Nancy, par des pièces de campagne situées à une distance assez rapprochée de la ville. D'après les sources officielles, Nancy fut frappée à cette occasion par cinquante-cinq obus. Il y eut 8 morts et 9 blessés.

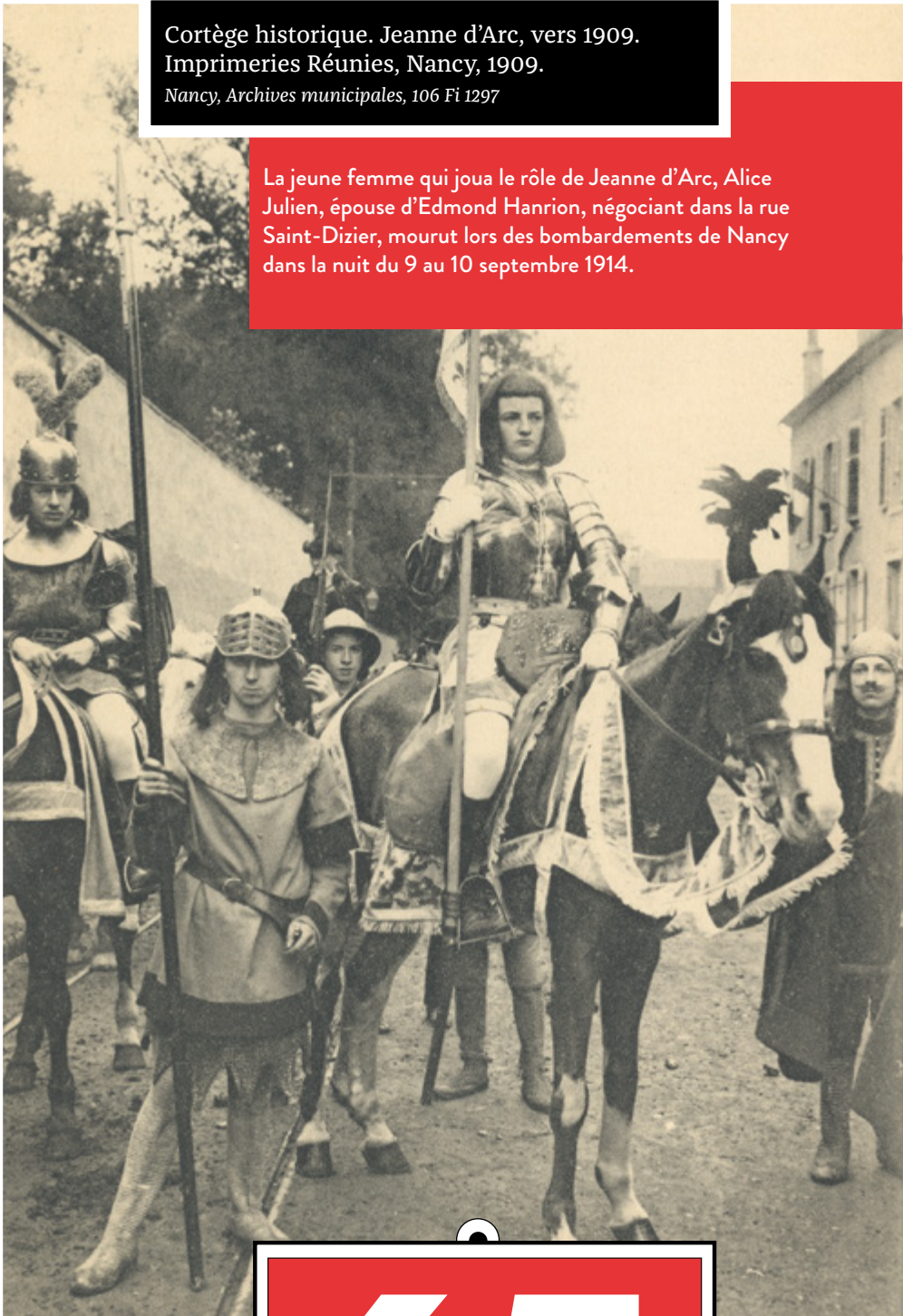


L'UNION SACRÉE

/ UNE MÊME FOI PATRIOTIQUE



Raymond Poincaré devient Président de la République, en février 1913. C'est un homme de conviction et de tempérament, un homme qui a été plusieurs fois Ministre. Lorsque, le 2 août 1914, l'état de siège est proclamé sur l'ensemble du territoire, il n'hésite pas à convoquer le Parlement en session extraordinaire. Le 4 août, dans son message à l'ensemble des Chambres, lu par le Président du Conseil, René Viviani, il exhorte la nation à s'unir face à l'ennemi et introduit pour la première fois le terme d'« Union Sacrée », traduisant la nécessaire solidarité de l'ensemble des parlementaires. À la fin de la séance, les Chambres décident de s'en remettre au gouvernement pour la conduite de la guerre, l'Union Sacrée est proclamée. ●



Cortège historique. Jeanne d'Arc, vers 1909.
Imprimeries Réunies, Nancy, 1909.
Nancy, Archives municipales, 106 Fi 1297

La jeune femme qui joua le rôle de Jeanne d'Arc, Alice Julien, épouse d'Edmond Hanrion, négociant dans la rue Saint-Dizier, mourut lors des bombardements de Nancy dans la nuit du 9 au 10 septembre 1914.



Vue sur la rue Gustave Simon.
Nancy, Archives municipales, 8 Fi 147

65 obus

S'ABATTENT SUR
NANCY EN 1914



1915

L'ISOLEMENT

Début 1915, la perspective d'une guerre courte a disparu. Un peu plus de la moitié des habitants ont quitté Nancy. La plupart se sont installés dans la proche région mais certains sont allés au-delà, bien loin des tracas quotidiens de leur ville, proche du front et exposée au feu des avions et des canons allemands. La cité abrite près de 7 000 réfugiés dont la majeure partie d'entre eux est sans ressource et sans travail. Leur nombre se réduit peu à peu mais les derniers déplacés ne partent que début 1918.

UN OPTIMISME TROMPEUR

L'ennemi semble s'être désintéressé de Nancy. L'apparition d'avions et les alertes sont rares. L'activité industrielle dans la ville comme dans la banlieue immédiate a repris. Sur le plateau de Malzéville, l'armée a aménagé un terrain d'aviation d'où s'envolent des escadrilles allant bombarder les positions allemandes, les points stratégiques ainsi que les villes allemandes proches. La population a envie de se distraire. Cinémas, théâtres et salle de concerts sont ouverts. Les brasseries et les restaurants sont bien fréquentés. Un optimisme trompeur règne mais la réalité est bien autre. Les journaux contiennent quotidiennement leur lot de listes et de notices nécrologiques de ceux qui meurent sur le front : la guerre touche toutes les catégories sociales.

LES PROBLÈMES DE RAVITAILLEMENT

Alors que la situation s'était améliorée à partir de la mi-septembre 1914, les difficultés d'approvisionnement réapparaissent dès la fin de l'année. Le ravitaillement en houille nécessaire pour le chauffage, l'éclairage et l'industrie subit les conséquences de la mainmise allemande sur de nombreux centres de production. Le charbon étranger n'arrive que difficilement à bon port à cause de la guerre sous-marine. Les produits de première nécessité comme le lait, le beurre ou le sucre sont souvent introuvables et leurs prix grimpent. Les productions de légumes et de fruits de la région de Nancy livrées traditionnellement dans la ville n'existent plus guère depuis de longs mois. L'agriculture souffre également du manque de main d'œuvre. Les femmes remplacent certes les hommes mobilisés mais cela ne suffit pas. Les travaux sont d'autant plus difficiles que les bêtes de trait ont été réquisitionnées. Des accords pris avec des producteurs

de Saône-et-Loire permettent d'améliorer quelque peu la situation mais les trains arrivent souvent après de longs détours et les denrées parviennent souvent abîmées. Enfin, l'armée achetant à n'importe quel prix, les marchands ne sont guère incités à modérer leurs tarifs pour les populations modestes.

Les trains arrivent souvent après de longs détours et les denrées parviennent souvent abîmées.

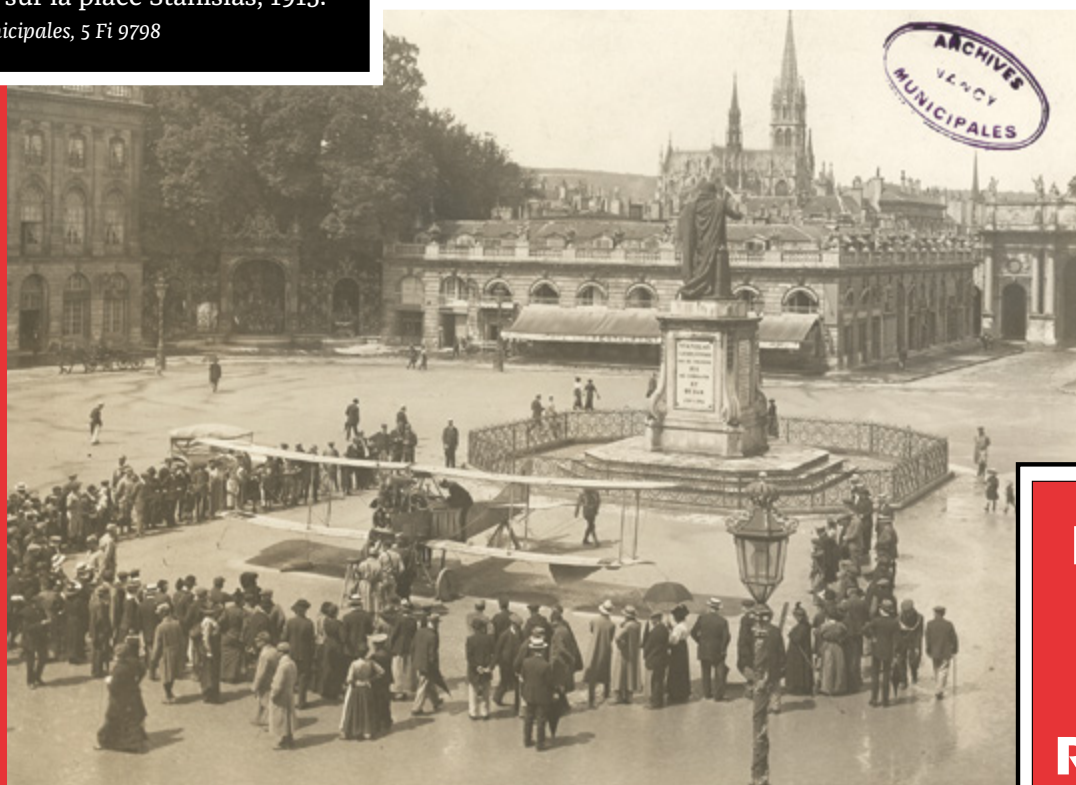
Il en est de même pour la viande qui venait des troupeaux élevés dans les campagnes environnantes. Les prélèvements sur le cheptel opérés par les autorités militaires ont réduit les capacités des fournisseurs. La raréfaction du bétail destiné aux boucheries et les exigences pécuniaires élevées des bouchers ont provoqué l'envolée des prix. Le Maire étant intervenu auprès du Syndicat des Bouchers, ces derniers consentent à une baisse des prix de 10 %. Mais la Ville exige aussi l'affichage des prix ainsi que la publication de ceux pratiqués à la criée municipale, afin que la population puisse comparer.

ASSURER DU TRAVAIL

Les chômeurs sont tenus de passer par le Bureau de Placement afin de les inciter à trouver un emploi. La Caisse de Chômage de Nancy commence à fonctionner officiellement le 20 avril 1915 mais seules les personnes restées cinq jours sans trouver d'emploi peuvent prétendre à un secours. ●

C'est par l'usage de raids aériens que la ville fut la plus touchée tout au long de la guerre. Le premier bombardement par avion eut lieu le 4 septembre 1914, à 12h20. L'engin jeta deux bombes de petit calibre, l'une sur la place de la Cathédrale, puis l'autre au sud-ouest de la ville. Cette première attaque fit deux morts et six blessés. Par la suite, la cité fut bombardée par voie aérienne tout au long du conflit, et ce mode d'action s'avéra d'ailleurs le plus meurtrier de tous, le nombre d'avions employés pour chaque attaque augmentant peu à peu dès 1915, pour parvenir aux effectifs de véritables escadrilles en 1917 et 1918. On comprend mieux l'impact que pouvait avoir la présence de ces engins lors de leur exposition comme trophée sur la place Stanislas.

Avion allemand sur la place Stanislas, 1915.
Nancy, Archives municipales, 5 Fi 9798

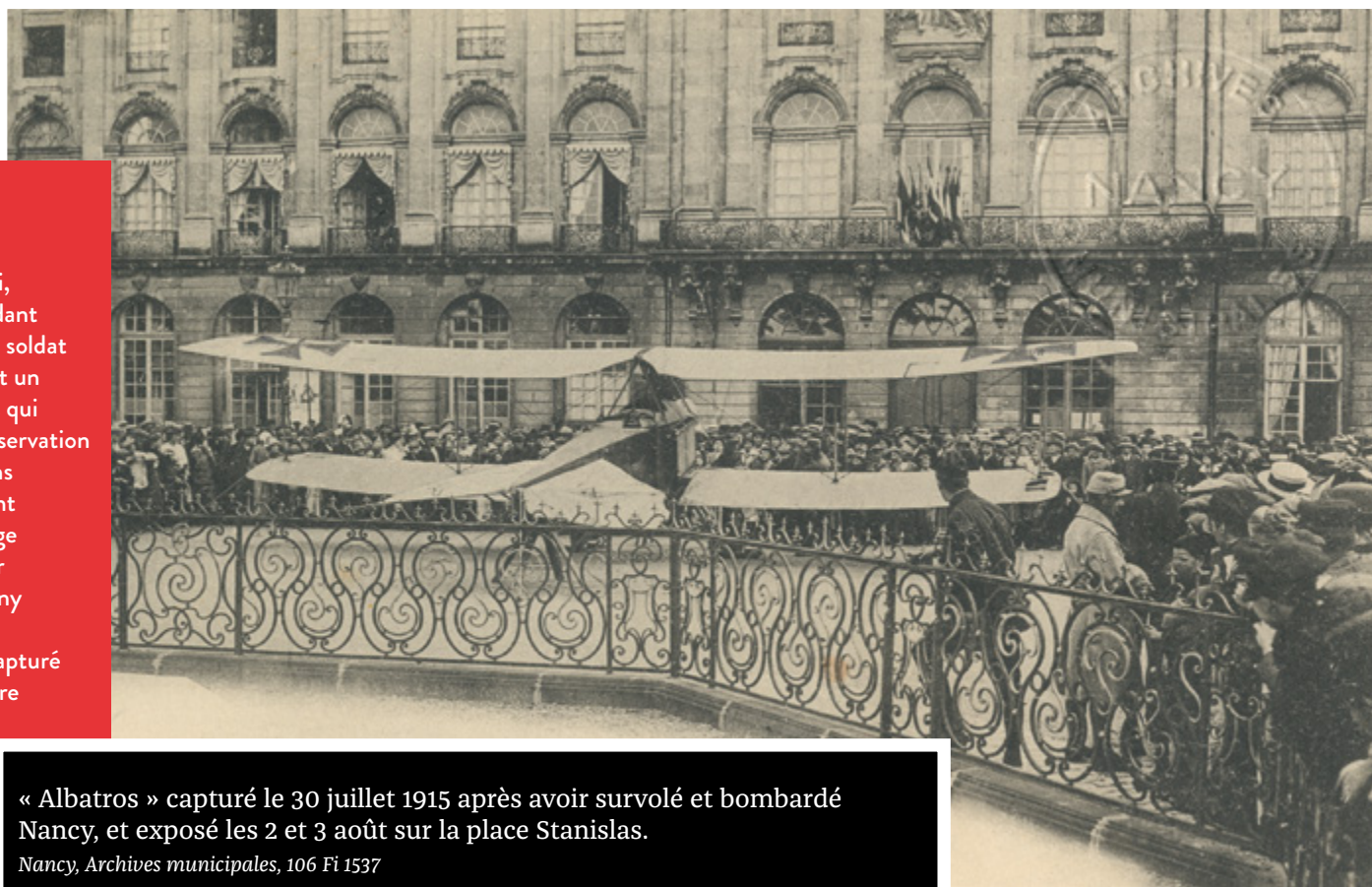


120
RAIDS AÉRIENS
SUR NANCY
ENTRE
1914 ET 1918

Au cours d'un vol d'essai, le 30 juillet 1915, l'adjudant Charles Nungesser et le soldat Gaston André abattirent un avion allemand Albatros qui attaquait un ballon d'observation français dans les environs de Bezaumont. Contraint à l'atterrissage, l'équipage allemand parvint à poser l'appareil près de Nomeny et à regagner ses lignes. L'avion fut cependant capturé par les Français, pour être exposé sur la place Stanislas les 2 et 3 août 1915.

« Albatros » capturé le 30 juillet 1915 après avoir survolé et bombardé Nancy, et exposé les 2 et 3 août sur la place Stanislas.

Nancy, Archives municipales, 106 Fi 1537





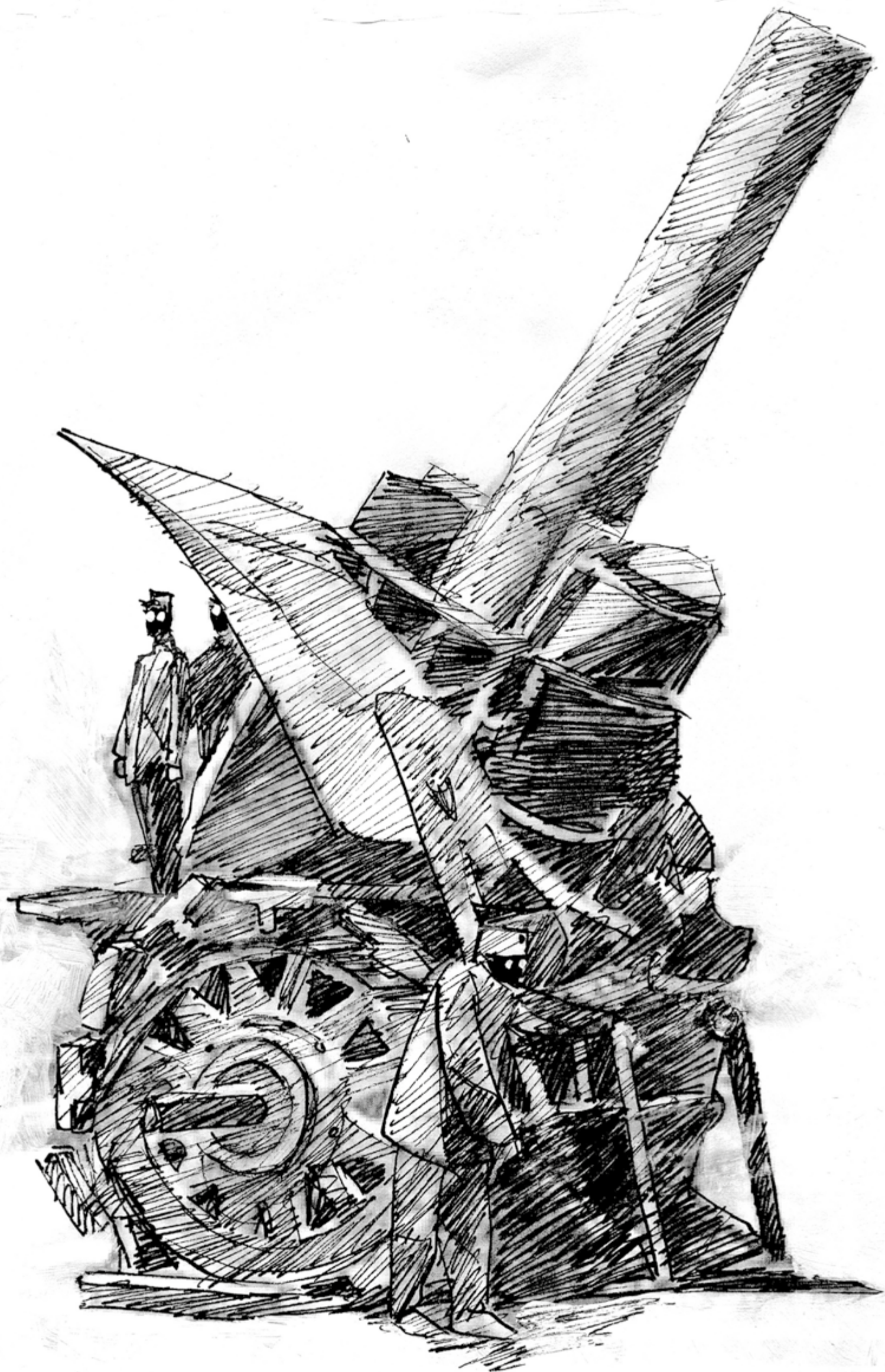
Un des avions allemands venus pour jeter des bombes sur Nancy, exposé dans cette ville après avoir été abattu dans la région de Nomeny, le 30 juillet 1915. Vue de face de l'hélice brisée.

Berger-Levrault, 1914-1918.
Nancy, Archives municipales, 106 Fi 1539

LE CINÉMA PATRIOTIQUE

Le cinéma de fiction patriotique consacré à la guerre fait son apparition avec la réouverture des salles de spectacle fin 1914, début 1915. Dans ces films, on y célèbre le culte de la nation, la guerre joyeuse avec ses affrontements épiques, ses défenseurs de la patrie, l'attente des épouses travailleuses ou encore celles déguisées en garçons pour aller au front. L'année 1915 sera marquée par plusieurs de ces films comme *L'Union Sacrée*, *L'Ombre de la Mort* ou encore *le Noël du Poilu*. Parmi les salles de cinéma de cette époque, on notera l'Eldorado qui se trouvait 16 rue Jeanne d'Arc et l'Alcazar, 54 rue Mon Désert. ●





1916

L'ENLISEMENT

Alors que la lutte semble s'être un peu stabilisée dans les tranchées, Nancy connaît, le 1^{er} janvier 1916, un réveil brutal qui met fin au calme relatif depuis près d'un an.

UN RÉVEIL BRUTAL

La ville est touchée par les premiers obus à fusées percutantes tirés depuis un canon à longue portée, installé près de Château-Salins. La pièce surnommée « le gros Max » par les Nancéiens sévit régulièrement jusqu'en mars 1917, date à laquelle un aviateur réussit à la mettre hors d'usage. Le 7 janvier suivant, le Président Raymond Poincaré vient à Nancy pour se rendre compte de l'ampleur des dégâts humains et matériels. Il se rendra une seconde fois, dans la cité, le 14 mai suivant. Durant toute l'année 1916, l'entrée en force de l'aviation militaire dans le conflit rappelle à Nancy combien la guerre est présente et proche.

UNE VILLE ÉPROUVÉE

Face à la recrudescence des bombardements, le Conseil Municipal se préoccupe rapidement de l'aménagement d'abris pour accueillir la population civile. Une visite minutieuse des caves permet de vérifier leur degré de résistance et des garanties qu'elles peuvent offrir au point de vue de la sécurité. Les caves voûtées, construites sous des bâtiments élevés et d'un accès facile, susceptibles de servir de jour et de nuit de refuge, sont signalées aux habitants par une Croix de Lorraine peinte en rouge rehaussée d'un N tracé en noir. Les caves simplement gueusées sont plus spécialement réservées pour servir d'abris contre les attaques d'avions dans la journée. Les propriétaires, de ces caves destinées à servir de refuges, doivent les maintenir ouvertes dès la sonnerie du tocsin et les appels de la sirène. Mais il s'avère vite que cela ne suffit pas. Le Conseil Municipal décide alors de construire des abris en dehors des immeubles. Répartis dans les différents quartiers de Nancy, ces abris sont au nombre de 52. Ils peuvent, en général, accueillir 150 personnes, à raison de quatre au mètre carré. Mais leur construction exige un temps considérable, une quantité énorme de

matériaux et une main d'œuvre importante. Leur coût de réalisation est faramineux.

Les bombardements provoquent de nombreuses destructions. Outre des immeubles d'habitation, des écoles ou des bâtiments administratifs, signalons celles des Magasins Réunis, de l'immeuble de L'Est Républicain et de l'Usine Majorelle.

LA PERSISTANCE DES DIFFICULTÉS DE RAVITAILLEMENT

L'approvisionnement en charbon ne s'arrange guère, en 1916. La mise en place du groupement charbonnier de Meurthe-et-Moselle, le 1^{er} octobre, chargé de lutter contre la crise des transports et de gérer l'afflux grandissant des réclamations et protestations n'arrivera malheureusement pas à améliorer la situation. Sur le plan agricole, le gouvernement ayant appelé à cultiver les terres en friches afin de réduire les achats à l'extérieur, le Conseil Municipal de la ville sollicite tous les propriétaires de terrains incultes pour la mise en valeur de ces terres par la plantation de pommes de terre ou de topinambours ainsi que de l'ensemencement de haricots. L'administration municipale organise des concours et décerne des primes aux meilleurs rendements. Elle fournit également l'exemple en convertissant les parcs, squares et jardins et même le Cours Léopold en exploitations potagères et maraîchères. ●

L'entrée en force de l'aviation militaire dans le conflit rappelle à Nancy combien la guerre est présente et proche.



92 rue Isabey,
bombardé
le 13 août 1916.
Nancy, Archives
municipales, 8 Fi 83

Obus de 380 mm. Bombardement
de Nancy le 13 août 1916.

Nancy, Archives municipales, 106 Fi 1528



LE GROS MAX

En 1915, l'Allemagne décide de produire des canons de 38 cm longue portée. Les premières pièces sortent des usines Krupp, ce sont de véritables mastodontes qui pèsent plus de 260 tonnes et nécessitent une imposante logistique. L'un de ces canons est installé à Hampont à 30 km de Nancy. Pendant cinq mois, environ 1000 soldats allemands font sortir de terre des galeries, des voies ferrées et toutes les structures nécessaires à l'emploi de ce canon qui sera appelé « Gros Max ». Les premiers obus sont tirés le 1^{er} janvier 1916 sur Nancy provoquant un vent de panique générale. Un an plus tard, l'aviation française repère le canon et le détruit. ●



Obus de 380 mm.
P. Valck, Nancy,
1916.

Nancy, Archives
municipales,
106 Fi 1530

Depuis la signature du Traité de Francfort en 1871, Nancy ne se trouvait plus qu'à 20 km de la frontière avec l'Allemagne. La menace des bombardements était donc bien réelle, même si, dans les premières années du conflit, la population semblait ne pas en avoir conscience. Cette photographie présente l'un des obus tirés par le « Gros Max », une pièce d'artillerie à longue portée, qui frappa la ville entre le 1^{er} janvier 1916 et le 16 février 1917, occasionnant la mort de 13 personnes, faisant 24 blessés et provoquant d'importants dégâts matériels.

ÉMILE DRIANT

Le colonel Emile Driant est une figure emblématique de la Grande Guerre, sa mémoire est liée à la résistance héroïque durant la bataille de Verdun en 1916.

Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, il est député de Nancy depuis 1910. Il décide alors à 58 ans et malgré ses fonctions parlementaires de prendre part au conflit. Il est nommé en août 1914 commandant des 56^e et 59^{ème} Bataillons de Chasseurs à pieds.

Le 21 février 1916 débute la Bataille de Verdun, qui reste comme l'une des plus violentes de ce conflit. Driant et ses hommes sont aux avant posts dans le Bois des Caures. DRIANT, qui pressentait une attaque imminente, avait renforcé ses positions. Ils résistent vaillamment à l'assaut des troupes allemandes. Mais le lendemain, dans l'après-midi, Driant est atteint à la tempe d'une balle de mitrailleuse alors qu'il tente de soigner l'un de ses hommes blessés. La résistance héroïque et désespérée de ses soldats pendant deux jours aura permis de freiner l'arrivée des troupes allemandes et d'organiser la riposte.

Après la Grande Guerre, il est élevé au rang de gloire nationale. ●



Le commandant Driant, sénateur.

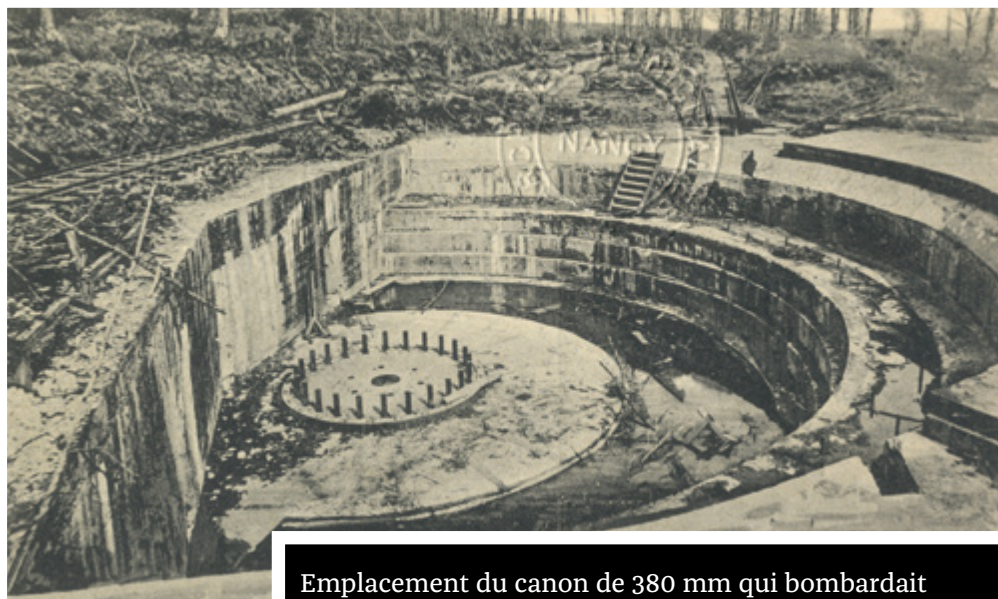
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France Photographie de presse / Agence Meurisse



Le 2 juillet 1916, c'est un obus de 380 qui frappa l'hôtel Saint-Georges à minuit. Cette photographie présente l'immeuble en partie effondré, les soldats fouillant les décombres afin de retrouver des victimes, et la foule rassemblée au pied de l'hôtel pour assister à ce triste spectacle.

Nancy, bombardement par canon : Hôtel Saint-Georges, place Saint-Georges (6 morts, 2 blessés). Les soldats cherchent les victimes.

Nancy, Archives municipales, 106 Fi 1562



Emplacement du canon de 380 mm qui bombardait Nancy et Lunéville. 1916-1917.

Nancy, Archives municipales, 107 Fi 10

C'est à Hampont, près de Château-Salins, que fut installé le « Gros Max », dont le but était, semble-t-il, davantage d'atteindre le moral et d'effrayer la population de Nancy, que de toucher de véritables objectifs militaires. La dimension de l'installation de ce canon, qui reposait sur un massif bétonné de 20 m de profondeur, évoque sans peine la portée et la puissance d'une telle pièce d'artillerie.



11 NOVEMBRE 2018

Le centenaire de l'armistice
sera célébré Porte Désilles

*À la 11^{ème} heure de ce 11^{ème} jour
du 11^{ème} mois, toutes les cloches de la
ville sonneront pendant 11 minutes.*



1917

LA SURVIE

L'hiver 1916-1917 est particulièrement difficile. On manque de tout : les livraisons de bois et de charbon sont très espacées voire inexistantes, le sucre et le lait deviennent des denrées très rares.

LE TEMPS DE LA PÉNURIE

La hausse des prix s'amplifie et touche avant tout les familles modestes et, notamment, les femmes seules, dont les époux sont au front et qui vivent d'indemnités. La mise en culture des terrains incultes, amorcée en 1916, continue. Les terrains non utilisés du cimetière du Sud, l'emplacement du concours hippique de la Pépinière, le terre-plein de Nancy-Thermal ainsi que les espaces libres aux abords du canal sont également cultivés grâce, notamment, à l'aide d'une main d'œuvre scolaire des écoles et lycéens de la ville.

En août, le Conseil Municipal envisage de mélanger une proportion déterminée de pommes de terre à la farine comme cela a été fait dans d'autres régions du pays. Les tests réalisés aux hospices civils et au Bureau de Bienfaisance s'avèrent concluants. Mais le projet présente un risque : il est à craindre que le prix de la pomme de terre augmente singulièrement. Dans le courant de l'année, alors que la distribution des rations de soupe populaire diminue de 16 %, le Conseil Municipal vote la création de repas à bon marché. Malgré toutes ces difficultés, la population ne connaît pas de pénurie trop grave et le rationnement n'est envisagé qu'à la fin de l'année 1917.

LES BOMBARDEMENTS NE CESSENT PAS

La ville continue à être la cible de bombardements par avions, par zeppelins ou par canon à longue portée. Le dernier bombardement par pièce d'artillerie à longue portée a lieu le 16 février. Il cause des dégâts importants et on note la mort de trois enfants. Depuis le début de la guerre, la puissance de frappe des belligérants a fortement évolué. Les engins lancés par les Allemands sont de très gros calibres et d'une grande puissance d'explosion. Certains bombardements aériens

sont particulièrement meurtriers. Le 16 octobre, la cité est touchée par 80 bombes ; on dénombre 34 tués et 60 blessés. Le lendemain, lors d'un second bombardement (40 bombes), on ne compte que deux tués et dix blessés ! Après ces bombardements d'octobre, il faut envisager des moyens de protection encore plus efficaces. Cela consiste à aménager, dans les immeubles dont les caves ne présentent pas une solidité suffisante, des galeries maçonnées

à plusieurs sorties, offrant toute sécurité en cas d'effondrement des voûtes. Ces galeries réunissent, entre elles, les caves des diverses maisons d'un même groupe, permettant ainsi à tous les occupants de s'y réfugier pendant les alertes. Le conseil municipal décide de construire 150 abris collectifs sans tarder.

Le conseil municipal décide de construire 150 abris collectifs sans tarder.

Malgré toutes les difficultés ainsi que le coût colossal de l'entreprise, 47 abris pouvant accueillir près de 20 000 personnes sont achevés au printemps 1918.

MIEUX PROTÉGER LA VILLE

De même, le Maire de Nancy n'a de cesse, tout particulièrement depuis la terrible attaque du début de l'année 1916, d'obtenir une meilleure protection de la ville par une défense anti-aérienne efficace et la mise en place de ballons. Le gouvernement répond à chaque fois que les crédits nécessaires ont été votés. Mais lors de la séance du Conseil Municipal du 17 novembre 1917, le Maire se voit contraint d'admettre que les promesses gouvernementales sont restées au stade des intentions. ●



Débris d'un avion allemand abattu par un de nos aviateurs près de Pagny-sur-Meuse le 21 août 1917.
Nancy, Archives municipales, 106 Fi 1540

Cette photographie illustre la réplique française aux attaques aériennes allemandes qui s'est rapidement organisée. Dès l'année 1915, c'est sur le plateau de Malzéville que sont installés les premiers groupes de bombardement français, dont le rôle était d'assurer la défense de la région et de frapper également en territoire ennemi.



Gravure intitulé « L'Heure H » d'Émile Friant montrant des soldats sortant de la tranchée.
Nancy, Archives municipales, 102 Fi 24

EN 1917
LA HAUSSE DE L'INFLATION
EN FRANCE
ATTEINT 42%

16 OCT. 1917

**LA VILLE
BOMBARDÉE**

86
**BOMBES TOMBENT
SUR NANCY
EN UNE SEULE
JOURNÉE**



Maison Biet, rue de la Commanderie, bombardée le 11 octobre 1917.
Nancy, Archives municipales, 8 Fi 13

1918

L'ARMISTICE

Au début de l'année 1918, la situation est critique. L'état-major Allemand masse des troupes dans les environs de Château-Salins et on craint une attaque d'envergure en Lorraine.

L'ÉVACUATION

Les bombardements aériens sont constants et sapent définitivement le moral des quelques 60 000 habitants restés à Nancy. Clemenceau ordonne l'évacuation de la ville. Le Préfet, le Maire et le Recteur font la sourde oreille mais doivent finalement s'exécuter. Du 11 février au 26 mars, dix trains sont organisés pour la seule évacuation de la population nécessiteuse vers la Normandie. Cela représente 5 482 adultes et enfants. Deux colonies scolaires sont organisées par l'intermédiaire du Ministère de l'Intérieur, en Ile-et-Vilaine (934 enfants et 75 adultes) et dans le Calvados (685 enfants et 110 adultes). Ils reviendront le 25 novembre 1918.

En juin 1918, la cité ne compte plus que 35 000 habitants, soit le tiers de la population d'avant-guerre. Les retours s'amorcent lentement, puis s'accroissent à l'automne. Nancy connaît son dernier bombardement aérien, le 31 octobre 1918 : il provoque la mort de 42 personnes.

LE RATIONNEMENT

L'espoir d'une fin prochaine des hostilités s'amenuisant et les ressources se raréfiant toujours plus, le Ministère de l'Agriculture institue la Carte d'Alimentation à partir du 15 avril. Cette mesure vise à économiser les ressources et à réguler leur distribution. Les consommateurs sont répartis en catégories, établies en fonction de l'âge, du sexe et de la profession. Cela permet de différencier les situations et les besoins : un enfant n'est pas traité comme un ouvrier ! Chaque feuille comporte autant de tickets de consommation journalière qu'il y a de jours dans le mois. Chaque ticket porte la date à laquelle il peut être utilisé. Un ticket de pain, par exemple, équivaut à 100 grammes. Le nombre de feuilles remises dépend du nombre de rations de 100 grammes alloué au consommateur.

Ainsi, la ration de pain étant fixée à 300 grammes par jour, le consommateur se voit remettre trois feuilles de tickets. Pour certaines catégories de vivres, la ration peut être baissée ou augmentée selon le cas.

Le système de rationnement par carte va perdurer au-delà de l'arrêt des hostilités jusqu'en 1921. Les ressources restent, en effet, encore bien inférieures aux besoins de la population durant les années qui suivent la fin du conflit.

LA FIN DE LA GUERRE

La nouvelle de l'Armistice est accueillie avec joie comme partout ailleurs. La ville aura connu 103 bombardements. Le bilan humain est lourd : 177 personnes ont été tuées (dont 120 civils et 57 militaires), 311 blessés, tant civils que militaires, ayant survécu à leurs blessures. Le bilan matériel est également important : 100 maisons entièrement détruites, 177 reconnues inhabitables et 628 plus ou moins gravement touchées. Mentionnons, enfin, le chiffre des militaires, originaires de Nancy, tombés durant la guerre, soit 3 700 hommes.

Le 19 juillet 1919, le XX^{ème} corps fait un retour triomphal à Nancy. Le 19 septembre suivant, le Président Poincaré décore la Ville de la Légion d'Honneur avec Croix de Guerre, en affirmant au nom du pays qu'elle « avait bien mérité de la patrie »,

alors même que cela avait fait l'objet d'un refus net du gouvernement, le 26 mars précédent ! ●

Nancy connaît son dernier bombardement aérien, le 31 octobre 1918



Remise de la Légion d'honneur et de la Croix de guerre à la ville le 12 octobre 1919.

Nancy, Archives municipales, 5 Fi 6326

À l'issue de son discours, le Président de la République épingla les deux insignes sur le coussin confectionné à cet effet. Des clameurs de joie et d'émotion s'élevèrent alors de la foule assemblée sur la place, et se firent plus enthousiastes encore lorsque le coussin fut élevé pour être montré à la population. Gustave Simon prit ensuite la parole pour remercier le Chef de l'État : « ... Cette Croix de la Légion d'honneur, cette Croix de guerre, rappelleront de génération en génération à nos enfants, qu'aux plus dures années de la grande épreuve, Nancy a fait son devoir... ».

L'Est Républicain.

Nancy, Archives municipales, 8 Fi 50



Au cours du premier conflit mondial, le journal l'Est Républicain subit plusieurs attaques, l'une en 1916, et l'autre, dans la nuit du 26 au 27 février 1918. Lors de ce bombardement, l'imprimerie fut touchée, mais le rédacteur en chef René Mercier fit le choix de sortir un numéro d'une seule page, imprimée au recto et blanche au verso.



Réception de l'armée polonaise. 1918.

Nancy, Archives municipales, 8 Fi308

En octobre 1918, la Ville de Nancy reçut le général Haller et une délégation polonaise. En 1917, le général Haller s'engagea dans le conflit aux côtés des Alliés, et devint le commandant de ce que l'on nomme « l'Armée bleue », du nom des uniformes bleu horizon portés par ses soldats, ou Armée Haller. Cette armée participa aux combats aux côtés des Lorrains, pour l'indépendance de l'Alsace et de la Lorraine. La Ville de Nancy fit également confectionner un emblème pour le régiment de Chasseurs polonais. Gustave Simon fit organiser une cérémonie afin de remettre le drapeau à cette unité, scellant ainsi l'alliance ancienne entre la Lorraine et la Pologne.

120
CIVILS
&
57
MILITAIRES
SONT MORTS
DURANT LES 4 ANNÉES
DE CONFLITS



POPULATION
DE NANCY

1914

120 000 HABITANTS

1918

35 000 HABITANTS

Palais de l'Académie, 1918.
Nancy, Archives municipales, 8 Fi 3



Cette photographie illustre les dégâts causés à la bibliothèque universitaire par l'incendie provoqué par le bombardement par avion du 31 octobre 1918. Dans le Palais de l'Académie furent également touchés le musée archéologique et l'école de pharmacie. Au cours de cette journée, 58 bombes tombèrent sur la ville, faisant 18 morts et 25 blessés.

LES FEMMES

PENDANT LA GUERRE

La guerre est d'abord une épreuve pour les femmes. Nombreuses sont celles qui attendent des nouvelles d'un fils, d'un mari, d'un père ou d'un frère parti au front. Son silence signifie-t-il la mort ou ne s'agit-il que d'une impossibilité momentanée d'écrire ou en raison d'une blessure ?



Nancy, Archives municipales, 4Fi 336

REEMPLACER LES MOBILISÉS

La loi du 5 août 1914 institue l'allocation de femme de mobilisé. Mais cette allocation tarde à venir. Dans les campagnes, 850 000 femmes prennent la tête de l'exploitation agricole de leur époux. En ville, les problèmes matériels, le chômage élevé provoqué par les fermetures

d'ateliers et les usines lors de la mobilisation et l'absence du revenu du mari, obligent de nombreuses femmes à se tourner vers les ateliers municipaux pour confectionner des tricots, des charpies ou des colis pour les soldats en échange d'un repas ou d'un peu d'argent.

DES CHEFS DE FAMILLE

Les femmes de soldats mobilisés assument désormais les fonctions de chef de famille. La loi du 3 juin 1915 leur transfère ainsi la puissance paternelle pour la durée du conflit. Elles doivent également subvenir seules aux besoins du foyer, non sans difficulté. Pourtant, sur 20 millions de Françaises, près de 8 millions travaillent déjà avant 1914. Mais le conflit accentue leur part relative au sein de la population active, qui passe de 38 % en 1911 à 46 % à la fin de la guerre. Mais tout n'est pas si simple.

TROUVER DU TRAVAIL

Dès le 18 août 1914, le journal L'Étoile de l'Est écrit en évoquant la chaussure, une des principales industries de Nancy : « Dans ces fabriques, le travail des femmes est impossible sans la présence des hommes ». Décrivant le travail de découpe, dans les établissements de confection pour hommes, il ajoute : « Au besoin, les femmes peuvent faire ce travail, quoique dur et pénible pour elles ». Au-delà des préjugés, on note de nombreux problèmes : le manque de crédits, l'absence de commandes régulières, l'approvisionnement irrégulier en matières premières, la concurrence d'établissements industriels d'autres villes... Dès le début du conflit, la ville ouvre des ateliers de confection de draps, de chemises ou de sacs à paille pour le couchage car le chômage des femmes « [...] constitue de lourdes charges pour les finances [...] ». En août 1915, Joseph Antoine, Adjoint au Maire, intervient lors d'une séance du Conseil Municipal : « Partout, on voit des femmes inoccupées qui comptent sur la ville pour les secourir [...] », et propose la création de deux grands ateliers de travail en collaboration avec deux négociants de la ville. Mais la cité est sous la menace permanente des bombes ennemies détruisant régulièrement des ateliers contraints à la fermeture augmentant ainsi le chômage qu'on s'efforce de juguler. ➔



LA PLACE DES FEMMES

La présence plus importante des femmes dans les usines s'accompagne d'une remise en question des droits sociaux et syndicaux acquis avant-guerre : allongement de la durée des journées de travail, travail de nuit, augmentation des objectifs, inégalités salariales avec les hommes... Elle pose également le problème des possibilités d'emploi des femmes. Lorsque la question du remplacement des garçons de café mobilisés ou défaillants se pose au printemps 1915, le Chef de la Sûreté de Nancy chargé de mener une enquête à ce sujet n'hésite pas à évoquer le risque de « [...] développement de la prostitution » !

UNE REDÉFINITION DES RÔLES

Alors que les représentations et les discours mettent très majoritairement en scène des femmes cantonnées dans leur rôle traditionnel d'épouses, de mères, d'infirmières ou de marraines de guerre, la guerre marque une redéfinition des rôles et une ouverture de certains secteurs économiques à la main d'œuvre féminine. La présence de femmes dans les usines d'armement ou dans des postes traditionnellement dévolus aux hommes est valorisée durant le conflit, comme une participation directe à l'effort de guerre. Mais la fin des hostilités se traduit par un renvoi massif des femmes des domaines auxquels le conflit leur avait donné accès. Le gouvernement les incite à retourner à leurs activités antérieures, plus « féminines ».

LE MANQUE DE RECONNAISSANCE

La participation des femmes à l'effort de guerre soulève la question des droits politiques mais les Françaises en restent privées au lendemain du conflit. La Chambre des Députés emmenée par Aristide Briand adopte bien, le 8 mai 1919, le principe du suffrage féminin, sans restriction d'âge, de niveau de revenu ou de situation matrimoniale mais le projet est définitivement enterré par le Sénat en 1922. ●



Remise de la Légion d'honneur et de la Croix de guerre à la ville de Nancy, 12 octobre 1919 : réception dans le grand salon de l'hôtel de ville.

Nancy, Archives municipales, 106 Fi 165

Des jeunes filles vêtues du costume traditionnel lorrain participèrent également aux célébrations dédiées à la remise de la Légion d'honneur et de la Croix de guerre.



Images d'archives, fonds Shutterstock / 1914-1918



Ouvrière de la chaussure / 1917-1918



1918 2018

LE DEVOIR DE MÉMOIRE

La Grande Guerre est un conflit qui continue à nous interroger, à nous fasciner, à nous interpeller. Comment imaginer pour les générations nées en temps de paix et imprégnées de l'idée européenne, que des millions d'hommes aient bravé la mort pour défendre leur patrie ? Que pendant des mois et des années, ils aient vécu terrés au fond de leurs trous, la peur au ventre, dans la boue, au milieu de leurs camarades blessés ou mutilés ?

Aujourd'hui, au moment de célébrer les cent ans de l'Armistice le devoir de mémoire s'impose, il est une nécessité, une exigence envers nos aînés et une obligation pour les générations futures.

HONORER LES MORTS

POUR LA FRANCE

**LIEUTENANT
COLONEL
PHILIPPE
PASTEAU**

GROUPEMENT DE
RECRUTEMENT ET DE
SÉLECTION NORD-EST,
VANDOEUVRE

Les monuments aux morts font partie du paysage municipal de chaque ville. Ils nous invitent à réfléchir sur le devoir de mémoire intergénérationnel à entretenir vis-à-vis de nos anciens morts au champ d'honneur. L'acte mémoriel commence par des cérémonies immédiates, établies peu de temps après le décès ; ce sont les funérailles et les honneurs militaires. Ces activités temporelles sont prolongées par des rappels gravés sur les monuments aux morts, lesquels sont souvent qualifiés de « mémoire de pierre ». Il s'agit de véritables « lieux de mémoire » rassemblant lors des commémorations les anciens combattants, les familles des défunts et les autorités publiques qui accompagnent les enfants des écoles afin que les jeunes générations puissent comprendre puis à leur tour honorer et transmettre. Les monuments aux morts sont des tableaux d'honneur qui mentionnent les noms de ceux déclarés « Morts pour la France ». Ils demeurent dans chaque commune le dernier rempart contre l'oubli.

GENÈSE DES MONUMENTS AUX MORTS

Dans les années qui suivent la Première Guerre Mondiale, encouragé par les Anciens Combattants, le gouvernement décide d'élever des monuments pour honorer les morts de la guerre. Le souvenir du sacrifice ne cesse d'envoûter les anciens Poilus. Le maréchal Foch n'a-t-il pas écrit : « *Un homme sans mémoire est un homme sans vie, un peuple sans mémoire est un peuple sans avenir* » ? Le phénomène n'est pas inédit, puisque après l'annexion de l'Alsace et de la Moselle, les premiers monuments du genre étaient édifiés, à partir de 1908, par le Souvenir français. S'il s'agit d'honorer les morts du conflit, la patrie perdue est avant tout le premier message que la population veut alors retenir.

Ce qui est nouveau, après la Grande Guerre, c'est l'universalité de l'hommage. Chaque ville a la responsabilité d'honorer collectivement et officiellement ses glorieux fils « Morts pour la France ». Entre 1920 et 1925, près de 38 000 monuments sont élevés en métropole et dans les colonies. Georges Duhamel témoigne de cette reconnaissance communale en écrivant : « *Il n'est pas une ville française jusqu'où ne viennent saigner les blessures ouvertes sur le champ de bataille.* »

UNE ATTENTE POPULAIRE

Aux côtés des Anciens Combattants de 1914-1918, les familles des soldats tombés au champ d'honneur éprouvent un réel besoin de faire élever des monuments, notamment en l'absence de signes tangibles des décédés. Avec l'éloignement géographique des sépultures établies à proximité des champs de bataille, les monuments municipaux représentent des « tombes virtuelles » pour les proches des défunts. Sur le million et demi de morts, seuls deux cent quarante mille dépouilles ont été réclamées par les familles pendant le conflit.

Érigés sur l'espace public, ces monuments peuvent être des œuvres complexes d'artistes célèbres ou de simples figures du patriotisme français. Ils représentent le plus fréquemment un obélisque dressé ou une statue de guerrier, parfois une épouse éplorée ou des enfants dans la peine.

La liste nominative est généralement classée par année et comporte parfois la mention de grade. Cette énumération funèbre est complétée par les conflits ultérieurs, principalement la Seconde Guerre mondiale, l'Indochine et l'Afrique du Nord. La loi du 28 février 2012 régit l'ajout des noms de soldats tués dans les récentes opérations extérieures : Liban, Tchad, guerre du Golfe, ex-Yougoslavie, Côte d'Ivoire, Afghanistan, Mali... Enfin, le nom des victimes du terrorisme sont parfois ajoutés à moins qu'un monument spécifique ne leur soit dédié. ●



Statue en hommage aux soldats morts pour la France, place Maginot. 1918.

Nancy, Archives municipales, 8 Fi 270

Cette photographie représente l'ancienne place Saint-Jean, aujourd'hui place André Maginot. On y voit un groupe en bronze, sculpté par Paul Dubois, Le Souvenir, créé afin de commémorer l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne, à l'issue de la guerre de 1870. La maquette en cire de cette œuvre fut présentée au Salon des artistes français en 1899. Deux jeunes femmes, portant chacune les costumes régionaux d'Alsace et de Lorraine, se consolent mutuellement. L'Alsace, assise, se tenant droite, enlace la Lorraine qui s'appuie contre l'épaule de l'Alsace. À l'issue de la Première Guerre mondiale, les numéros des différents régiments d'infanterie de Nancy furent installés autour de cette sculpture afin de célébrer le courage de ces unités et de commémorer le souvenir de leurs morts.

LE MÉMORIAL DÉSILLES



ENTRETIEN AVEC
**CLAUDE
GRANDEMANGE**

ADJOINT CHARGÉ DE
L'URBANISME, DU PATRIMOINE
ET CORRESPONDANT DÉFENSE.



« LUTTER CONTRE L'OUBLI EST PRIMORDIAL »

En quoi le choix de la Porte Désilles pour y inscrire les noms des Nancéiens Morts pour la France lors de la Première Guerre Mondiale est-il emblématique ?

Tout d'abord car c'est le principal lieu dédié aux commémorations à Nancy. Il a aussi une grande valeur historique : c'est le premier monument aux morts français, édifié en 1785, et qui rend hommage aux troupes françaises tombées lors de la guerre d'Indépendance américaine lors de la bataille de Yorktown. De plus, il est situé au cœur de la Ville : il était très important que ce mémorial soit un lieu de passage, afin de lui apporter toute l'attention qu'il mérite.

D'importantes recherches ont été menées afin de retrouver les noms des Nancéiens tombés pour la France au cours de ce conflit. Pouvez-vous nous en parler ?

Je tiens à saluer le vaste travail de recherches effectué par le comité scientifique qui a permis de recenser les noms de quelques 4777 Nancéiens. Ils seront inscrits sur le Mémorial via un dispositif numérique qui permet de préserver l'intégrité du monument, de permettre une recherche nominative par tous et laisse la possibilité d'actualiser la liste. Au-delà des morts de la Grande Guerre d'autres noms de combattants nancéiens tombés lors des différents conflits font partie également de ce Mémorial.

Comment la restauration du monument et le réaménagement de ses abords ont-ils été pensés pour mettre en valeur ce mémorial ?

La restauration de la Porte Désilles lui donne un nouvel éclat, c'est certain. Auparavant l'endroit était peu accessible pour les piétons : il a fallu éloigner la circulation automobile de ses abords immédiats afin de créer un lieu avec suffisamment d'espace pour accueillir les commémorations militaires. L'identité de la place est minérale, sobre : un lieu digne respirant la sérénité et le recueillement, ouvert à la déambulation. →

LE MÉMORIAL DÉSILLES (SUITE)

→ **Y a-t-il une volonté d'actualiser, dans l'esprit des habitants, le souvenir de ce conflit majeur ?**

Lutter contre l'oubli est primordial et le Mémorial Désilles, par sa visibilité renouvelée, y contribue grandement. Il s'agit de rappeler ce qu'a représenté la Première Guerre Mondiale pour toute la société : un bouleversement social et émotionnel majeur où chaque famille ou presque a perdu un proche. C'est un traumatisme encore présent au sein de nombreuses familles. Restauré et remis en valeur, le Mémorial Désilles permettra par sa présence au cœur de la ville de se recueillir et aussi d'interpeller, d'interroger, notamment les nouvelles générations. ●

UNE STÈLE NUMÉRIQUE *
INSTALLÉE SOUS LA PORTE
DÉSILLES RECENSE LES

4 777

**NANCÉIENS
MORTS POUR
LA FRANCE**

* Cette stèle numérique réalisée par l'entreprise JC DECAUX qui, en hommage aux morts pour la France, a voulu s'associer à la ville de Nancy en réalisant ce totem sous forme de mécénat.

CAMILLE ANDRÉ, ARCHITECTE DU PATRIMOINE AU SEIN DE L'ATELIER GRÉGOIRE ANDRÉ À NANCY, MAÎTRE D'ŒUVRE.

« En tant qu'architecte du patrimoine, j'ai dû tout d'abord établir un contexte patrimonial. On s'imprègne d'une histoire, celle d'une porte séparant la ville des faubourgs, l'aboutissement d'une promenade, avec un rôle mémoriel aujourd'hui renforcé... on peut même faire d'émouvantes découvertes : une plaque sculptée que l'on pensait remplacée à la Révolution s'est en fait avérée être celle d'origine. En termes de restauration, le principal problème était les sels solubles présents dans les ciments utilisés lors de travaux préalables : nous les avons remplacés par des joints à la chaux. Quant au travail effectué sur les abords du monument, dont j'ai réalisé l'esquisse, il permet de le sanctuariser, de remettre en valeur ce qu'il représente tout en permettant aux habitants de se le réapproprier. » ●



LA G VUE

UN VOYAGE
DANS L'H

QUAND UNE CLASSE DE CM2 PART À LA DÉCOUVERTE DES BATAILLES DE VERDUN

Transmettre l'Histoire aux plus jeunes, c'est le défi quotidien de l'enseignement. Pour apporter une réponse à cette importante question pédagogique et dans le cadre du projet de classe sur l'Histoire, Frédéric Wallin a accompagné sa classe de CM2 de l'école Alfred Mézières - réunie avec une classe de l'école Jules Ferry - sur les traces des combattants de la première Guerre Mondiale, à Verdun, en avril 2018. Quelques mois plus tard, que leur reste-t-il de cette visite sur les champs de bataille et du travail réalisé par la suite ?

Flore, Amir, Zoé, Odette, Luna, Noëlma, Orlane et Mattéo sont revenus dans leur ancienne classe pour en parler. Dès la première question, les réponses fusent, cette guerre, c'est l'affrontement entre les Français et les Allemands mais ils se souviennent aussi des autres belligérants, hésitent sur le nombre de morts lors des combats de Verdun mais se rappellent parfaitement que ce fut la bataille la plus meurtrière de ce conflit. Entre

GUERRE PAR LA JEUNESSE

E SCOLAIRE
HISTOIRE

AU GRAND COURONNÉ,
LA NATURE REMPORTE LA VICTOIRE !

anecdotes scolaires et souvenirs historiques, ils racontent ce qui les a marqués : les tranchées, en tout premier lieu et aussi ce musée indépendant, où un passionné a réuni toutes les armes du conflit, la visite de la Main de Massiges, les objets utilisés par les soldats. Ils se rappellent pourquoi on appelait les hommes des « Poilus » et évoquent, avec un étonnement encore présent, l'ingéniosité des combattants, parlent des trains souterrains dans les forts. Pour beaucoup, le temps le plus fort reste la visite de l'ossuaire, dont ils gardent un sentiment de tristesse mêlé de crainte. On s'interroge, est-ce le grand-père ou l'arrière-grand-père qui participa à ces combats, l'arrière-grand-mère, elle, fut infirmière, on se mélange un peu entre les deux conflits mondiaux mais l'essentiel des connaissances est là. ●



100 ans après les combats et l'armistice, les enfants de l'école Alfred Mézières se souviennent des jeunes gens de 1918.

PLUS DE 100 ANS APRÈS LA BATAILLE QUI SAUVA NANCY, LES PLUS JEUNES DÉCOUVRENT LEUR HISTOIRE SUR LE TERRAIN.

Après l'échec de l'offensive française sur Morhange, la II^{ème} Armée, sous le commandement du Général de Castelnau, se replie sur les hauteurs devant Nancy, suivie de près par la VI^{ème} armée allemande dirigée par le Prince Rupprecht de Bavière. Le 2 septembre 1914, les Allemands décident de forcer le verrou lorrain avec comme objectif Nancy et lance la Bataille du Grand Couronné. 225 000 Français affrontent 350 000 Allemands, échangeant balles et obus avec une violence inouïe. Après neuf jours de bombardements intenses, le commandement allemand renonce à percer la défense par ce point et le front se stabilisera jusqu'en novembre 1918.

100 ans après, cette bataille, trop peu connue, peut paraître lointaine à nos plus jeunes. Pourtant, dans le cadre de son travail de sensibilisation, de formation et d'éducation à l'environnement, pour favoriser des comportements respectueux du milieu naturel, le CPIE (Centre Permanent d'Initiatives pour l'Environnement) de Champenoux a proposé un travail de découverte à des classes de CM1/CM2 de la ville de Nancy. En effet, en emmenant les enfants des écoles sur les traces des combats de la Bataille du Grand Couronné, il a été possible de leur faire sentir la capacité de la nature à renaître même dans les endroits les plus atteints, voire d'en tirer profit !

Sous la direction de M. Édouard Baudon, animateur du CPIE, les enfants ont ainsi pu voir que les arbres mitraillés lors des combats avaient fini par cicatiser, en « avalant » les éclats d'obus et les balles les ayant frappés, au point que, lors des coupes forestières, il convient de scanner les troncs pour s'assurer de l'absence de

métal dans le bois ! Mais la résilience de la nature ne s'arrête pas là, les trous d'obus devenus avec le temps des mares sont maintenant le royaume des tritons, les buttes construites pour la défense contre l'adversaire accueillent aujourd'hui des familles de blaireaux... Chaque parcelle fourmille de vie et de biodiversité, pour la plus grande joie des jeunes visiteurs.

Lieu de mémoire mais aussi de découverte de la biodiversité, le Grand Couronné mérite votre visite, avec le CPIE de Nancy ! ●





LES ANCIENS COMBATTANTS

GARDIENS DE LA MÉMOIRE

M. MICHEL CARNIN,

PRÉSIDENT DE L'UDAC*
**NOUS PARLE DU RÔLE
DES ASSOCIATIONS
D'ANCIENS
COMBATTANTS DANS
LA TRANSMISSION DU
SOUVENIR.**

Depuis la fin de la Première Guerre Mondiale, les anciens combattants ont ressenti la nécessité de se réunir en association pour défendre les intérêts du monde combattant et conserver le souvenir de leurs camarades tombés au feu. Dans une ordonnance du 14 mai 1945, le Général de Gaulle décida d'instituer un interlocuteur unique pour les Anciens Combattants, regroupant les associations de la Résistance intérieure et extérieure, les combattants, les prisonniers et les déportés, afin que celui-ci fasse connaître à ses adhérents les décisions gouvernementales les concernant, ainsi que de permettre de faire remonter les préoccupations du monde combattant vers les sommets de l'État. D'une manière plus large, ces associations cherchent également à préserver la mémoire des anciens, comme le rappelle la convention passée entre l'UDAC et le Souvenir Français pour la coordination des initiatives mémorielles.

Comment définiriez-vous le rôle mémoriel des associations d'Anciens Combattants ?

Nous entendons souvent « Vous, les associations d'Anciens Combattants, vous avez bientôt fini votre mission, il n'y aura plus d'adhérents, avec le temps qui passe ». Or c'est parfaitement inexact, avec les Opérations Extérieures, de nombreux soldats qui ont connu le feu sont à présent des Anciens Combattants. Mais il faut aussi savoir que nous comptons parmi nous de nombreux sympathisants et descendants qui perpétuent la flamme du souvenir. Ainsi, dans les familles, il est courant d'évoquer la guerre du père, du grand-père ou de l'arrière-grand-père, même, avec ses actes de bravoure ou de solidarité. C'est cette mémoire que nous voulons garder vivante.

Par quelles actions ?

Clemenceau disait « Ces gens-là ont des droits sur nous », nous nous sentons un devoir envers eux. Donc évidemment, nos actions premières sont les participations aux cérémonies mémorielles, il serait impossible d'imaginer un 11 novembre ou un 8 mai sans porte-drapeaux et je tiens à souligner ici l'engagement de ces bénévoles, d'ailleurs nous nous réjouissons de la rénovation de la Porte Désilles pour ces cérémonies, tant ce bâtiment nous relie à la Révolution Française, comme un pont au-dessus des siècles. Mais nous agissons aussi par des publications, des rencontres. Et nous n'échappons pas à la modernité, grâce à internet, les familles peuvent retrouver les traces des ancêtres lors des conflits et nous sommes là pour les aider !

Pensez-vous que cette mémoire continuera à être ainsi préservée ?

Absolument ! Les plus jeunes d'entre-nous sont dans la même démarche que leurs prédécesseurs de 14/18, ils ont eux aussi fait leur devoir en affrontant le risque pour servir la France. Il y a donc une filiation naturelle entre ces générations, aussi éloignées soient-elles. D'ailleurs, l'UDAC a décidé de poursuivre ce travail de commémoration de la Grande Guerre, au-delà du centenaire, avant d'en conserver son souvenir vivace !

* Union Départementale des Anciens Combattants
78 place du Colonel Driant - Nancy ●



*« Pardonne-moi camarade :
comment as-tu pu être mon ennemi ?
Si nous jetions ces armes et cet
uniforme, tu pourrais être mon frère »*

Erich Maria Remarque
(À l'Ouest, rien de nouveau)



Nancy,